

# JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:  
Trois mois. . . . . 10 f.  
Six mois. . . . . 19  
Un an. . . . . 37

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeek, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 29 MAI 1871

## Dépêche officielle

Versailles, 28 mai, 2 h. 15 m. soir.  
Le Chef du pouvoir exécutif aux préfets et aux autorités civiles et militaires.

Nos corps d'armée chargés d'opérer sur la rive droite étaient, dès hier au soir, rangés en cercle au pied des buttes Chaumont et des hauteurs de Belleville. Cette nuit, ils ont surmonté tous les obstacles: le général Ladmirault a franchi le bassin de la Villette, l'abattoir, le parc aux bestiaux et gravi les buttes Chaumont et les hauteurs de Belleville.

Le jeune Davoust, si digne du nom qu'il porte, a enlevé les barricades, et, au jour, le corps Ladmirault couronna les hauteurs; de son côté, le corps de Douay partit du boulevard Richard-Lenoir pour aborder par le centre les positions de Belleville.

Pendant le même temps, le général Vinoy a gravi le cimetière du Père-Lachaise, enlevé la mairie du 20<sup>e</sup> arrondissement et la prison de la Roquette. Les marins ont partout déployé leur entraînement, et, entrant dans la Roquette, nous avons eu la consolation de sauver 169 otages qui allaient être fusillés; mais hélas! les scélérats auxquels nous sommes obligés d'arracher Paris incendié et ensanglanté, avaient eu le temps d'en fusiller 64 parmi lesquels nous avons la douleur d'annoncer que se trouvaient l'archevêque de Paris, l'abbé Deguerry, le meilleur des hommes, le président Bonjean et quantité d'hommes de bien et de mérite.

Après avoir égorgé, ces jours derniers, le généreux Chaudéy, cœur plein de bonté, républicain invariable, que pouvaient-ils épargner? Maintenant, rejetés à l'extrémité de l'enceinte, entre l'armée française et les Prussiens, qui ont refusé passage, ils vont expier leurs crimes, et n'ont plus qu'à mourir ou à se rendre. — Le trop coupable Delescluze a été ramassé mort par les troupes du général Clinchant. — Millière, non moins fameux, a été passé par les armes, pour avoir tiré trois coups de revolver sur un caporal qui l'arrêtait. Ces expiations ne consolent pas de tant de malheurs, de tant de crimes, surtout. Mais elles doivent apprendre à ces insensés qu'on ne provoque, qu'on ne défie pas en vain la civilisation, et que, bientôt, la justice répond pour elle. L'insurrection, parquée dans un espace de quelques centaines de mètres, est vaincue définitivement; la paix va renaître, mais elle ne saurait chasser des cours honnêtes et patriotes la profonde douleur dont ils sont pénétrés.

## Dépêche télégraphique

Service particulier du Journal de Roubaix.  
Versailles, 28 mai, 9 h. du matin.  
Le général Ladmirault s'est emparé hier des buttes Chaumont et de Ménil-

montant, qu'il a occupés. Vinoy s'est emparé du cimetière du Père-Lachaise. Les insurgés se trouvent maintenant resserrés dans un espace très-restreint. De nombreux prisonniers ont été faits; on s'attend à en faire incessamment un plus grand nombre encore.

Il est à craindre que l'archevêque de Paris et les autres otages transférés à la Roquette aient été assassinés.

## Etude politique

LES DEUX PROGRAMMES DE 1789

SUITE. — Voir notre numéro d'hier.

La bonne et saine direction de l'enfance se nommait autrefois l'éducation. Les rois et les ministres, le clergé de France, les hommes éminents se préoccupaient beaucoup de l'éducation. Locke, Duguet, Fénelon, J.-J. Rousseau faisaient des traités sur l'éducation. Ce mot a été, depuis 1789, remplacé par celui d'instruction, c'est-à-dire, on a cessé de former le cœur, on ne s'est proposé que de développer l'esprit. On a laissé toute liberté aux passions que l'éducation réprimait autrefois; on les a même surexcitées par cette instruction toute matérielle, par la science mère de l'orgueil et de l'ambition, lorsqu'elle n'est pas dirigée par le souffle vivifiant de l'esprit religieux. L'aristocratie démocratique a toujours été hostile à la doctrine chrétienne et surtout au catholicisme; elle a, autant qu'il lui a été possible, banni de l'instruction cette lumière divine qui présidait autrefois à l'éducation de la jeunesse française et qui préparait si efficacement les grands talents et les grands caractères.

L'incrédulité, le matérialisme, non-seulement ont étouffé le germe de la vertu, des grandes qualités, du dévouement au bien public, mais encore, chose remarquable, elles ont altéré l'intelligence des nouvelles générations. Les universitaires ont voulu étendre indéfiniment le cercle des connaissances humaines; ils n'en ont fait connaître dans les établissements publics que la surface; ils n'ont point appris au plus grand nombre des élèves à en sonder sérieusement la profondeur. Entre les mains des savants, le niveau intellectuel a considérablement baissé en France, tandis que, à l'aide du flambeau du christianisme, il continuait à s'élever dans les autres nations européennes.

L'œuvre commencée dans les écoles par la direction universitaire était continuée sur la société française par la presse et par la littérature antichrétienne. Le Journal des Débats, confié aux gentilshommes de l'aristocratie démocratique, infiltrait dans les hautes classes le scepticisme voltairien; à sa suite on trouvait le Constitutionnel, le National, la Réforme. Plus tard sont venus le Siècle, qui, se dissimulant sous les plus protecteurs du manteau impérial, lançait chaque jour ses traits acérés contre les catholiques qualifiés de « cléricaux; » l'Opinion nationale, fondée par le cousin de l'empereur pour diriger

contre la papauté et le christianisme une guerre à mort. Ces deux journaux renouelaient l'alliance qui, de 1815 à 1848, avait uni sous le drapeau de la Révolution les démocrates et les bonapartistes; ils avaient pour mission commune de vouer à la haine et au mépris public les institutions monarchiques antérieures à 1789, les nobles, les prêtres, la religion, etc., etc. Enfin on vit apparaître le Petit journal, enfant gâté de l'empire, chargé d'inoculer dans toutes les veines du peuple ces mêmes sentiments, spirituellement entretenus par des récits fantastiques, par l'énigmatisme de tous les anciens crimes et des débats judiciaires auxquels ils avaient donné lieu, et par la peinture, toujours chargée, des vices et des forfaits des classes élevées opposée aux vertus éclatantes et à la grandeur d'âme que l'on ne retrouvait plus que chez les hommes du peuple, le tout enluminé dans les colonnes du journal et dans ses feuilletons par un esprit factice, guindé, recherché, renouvelé de Marivaux et des Précieuses et qui n'avait rien de commun avec le sel de bon aloi et la franche gaieté du véritable esprit gaulois.

Par un régime de liberté, la Restauration avait rendu la vie à la grande littérature proscrite et étouffée jusqu'en 1814. Bientôt on vit paraître une nombreuse phalange d'écrivains. A leur tête marchait Chateaubriand, doué d'une riche imagination exaltée par les grandes scènes de la Révolution et par de longs voyages dans les deux mondes.

Le génie du Christianisme et les Martyrs lui avaient donné une auréole de gloire et une grande célébrité. Il fut considéré, mais à tort, comme le restaurateur des idées chrétiennes en France; elles étaient restées gravées au fond du cœur de la nation; mais il leur imprima un brillant coloris, une forme romantique, plus nuisible qu'utile au véritable esprit religieux. Enchaîné dans les régions politiques, il y porta un caractère orgueilleux et inquiet. Disgracié et profondément irrité, il attaqua la royauté, prépara sa chute et reconnut, sans trop s'en repentir, qu'il y avait puissamment contribué. Plus tard, il se déclara de nouveau son champion lorsqu'elle fut condamnée à l'exil.

Arnault, Jay, Jouy, de Norvins assouplirent à leur intérêt personnel et à leurs passions politiques la biographie et l'histoire. Béranger, Méry, Barthélemy suivirent leur exemple dans le domaine de la poésie. Balzac écrivit la Comédie humaine; il retraça les travers et les vices de notre époque, non avec la verve de Molière, ou le pinceau ferme et sévère de Richardson, mais avec la plume complaisante et même parfois sympathique de l'abbé Prévost. Eugène Sue flatta l'esprit voltairien en attaquant dans le Juif Errant l'ordre des jésuites, d'autant plus détestés des incrédules qu'il est un des plus ardents défenseurs de la foi chrétienne et catholique. Dans les Mystères de Paris, il sut couvrir d'un vernis pittoresque les vices les plus révoltants, les plus odieux. Il initia ses lecteurs à la connaissance des bas-fonds et des égouts de la capitale de la France.

Il enseigna la langue de l'argot que la mode et la corruption du goût introduisirent pendant quelque temps dans la conversation, même dans les cercles et les salons et que ne dédaignèrent pas de parler des dames de la plus haute société.

L'intermittent Alexandre Dumas s'empara de l'histoire et la travestit en romans, tandis que Walter Scott avait trouvé le secret d'écrire l'histoire en composant des romans. Georges Sand, écrivain singulier, ni homme ni femme; esprit de paradoxe et de rébellion, employait un rare talent à saper toutes les institutions qui forment la base des sociétés humaines.

Lamartine, religieux et royaliste au début de sa carrière, avait introduit dans la poésie le coloris religieux dont Chateaubriand avait, avant lui, revêtu ses œuvres littéraires. Mais, entraîné sur la pente rapide d'un siècle de décadence, il fut saisi du vertige d'un prétendu progrès, il traça lui-même son portrait en dépeignant la chute d'un ange. Le chantre du sacré jeta au loin la lyre et répudia l'antique tradition pour entrer dans le domaine politique. Il s'éprit de madame Roland, de Charlotte Corday; il raviva le prestige des girondins et en fut ébloui; il se fit leur disciple et leur imitateur. Barthélemy et Béranger avaient fortement coopéré à la chute de Charles X; l'histoire de la Révolution, par M. Thiers, et celle des Girondins contribuèrent puissamment à l'avènement de la seconde République en 1848.

Victor Hugo, né poète, avait reçu l'étincelle du génie; venu au monde dans le siècle de Louis XIV, formé à sa grande école, il aurait ajouté une nouvelle gloire aux gloires pures et radieuses de cette magnifique époque. Mais l'amour de la nouveauté, la soif des triomphes populaires le conduisirent dans la fausse voie de la glorification de l'abject et du vice, et il s'obstina à la suivre jusqu'au bout; il a terminé sa course par les Misérables, ouvrage digne de son titre.

(A suivre.)

P. S. — Dans notre dernier article on nous a fait dire: Louis XV était le plus vertueux des hommes de son royaume: c'est Louis XVI qu'il faut lire.

## LES DANGERS OCCULTES.

Ce serait une erreur de croire qu'avec l'insurrection de Paris, disparaîtra cette sinistre association qu'on appelle l'Internationale; elle se relèvera plus forte et plus menaçante que jamais, dans quelques mois peut-être, sous peu d'années, assurément.

Ses ramifications, à l'étranger, sont fort étendues, et ses membres se rallient déjà sous diverses dénominations, sous différents prétextes.

Aujourd'hui même, au moment où les affiliés de cette vaste société donnent au monde le spectacle le plus navrant et nous montrent tout ce que le crime peut engendrer, on les voit, on les sent s'insinuer auprès de tous les peuples et con-

tinuer une propagande active dans les grandes villes.

C'est ainsi qu'à Londres dit l'Internationale, au milieu de cette population saine et morale, vous vous trouvez en contact habituel avec les propagateurs des idées socialistes, avec les adeptes des actes de violence, qui se rassemblent à Paris.

Les adeptes se comptent par milliers; ils se reconnaissent et s'adressent au milieu même du cataclysme qu'ils ont causé en France; ils profitent des libertés étrangères, de l'hospitalité que leur ont accordée, pour perpétuer à leurs idées subversives les peuples des différents pays qu'ils parcourent.

Les arguments ne manquent pas, lorsqu'il s'agit de prêcher la cause du prolétaire contre celui qui est comblé des biens de la fortune; il est facile de gagner les esprits de ceux qui souffrent, lorsqu'on fait miroiter devant eux des théories d'un droit qui ne peut exister, et qu'on leur promet le communisme, cette utopie dont l'absurdité est de longtemps reconnue.

Adressez-vous aux passions des hommes, promettez-leur la réalisation des rêves les plus insensés, excitez leur convoitise, et, si leur sens moral est déjà affaibli par des doctrines socialistes, vous ne pouvez manquer de les entraîner dans la voie du crime et vers la violation des lois établies.

Tel est à peu près le système suivi par les agents de l'Internationale, dont l'armée s'accroît de jour en jour, et qui ne craignent pas d'avouer hautement les actes de banditisme qu'ils ont commis, en les palliant sous le couvert de hautes idées de philanthropie.

Quelque Londres soit un des centres principaux de l'association, c'est surtout sur le Continent que le travail occulte se fait, et que la vieille société est sourdement minée par ces bandes invisibles qui ne montrent ouvertement leurs projets que pendant les grandes crises; au milieu des révolutions.

C'est la démagogie, le pillage, édulcorés sous la forme de progrès sociaux; c'est la guerre du prolétariat contre les classes qui possèdent; c'est l'abolition de la famille, de la propriété, de la religion; c'est le communisme de Cabot dans toute son acception, mais avec la crime de la violence comme instrument, au lieu de l'utopie du penseur.

Que les souverains, qui gouvernent les divers pays de l'Europe, y prennent garde; que l'exemple de Paris leur serve d'avertissement, et qu'ils restent bien assurés que le mal s'étend jusque dans les coins les plus reculés de leurs Etats.

Ceux-là même qui ont profité de l'insurrection de Paris, qui ont aidé moralement les agents de l'Internationale, qui ont tiré des bénéfices quelconques des troubles intérieurs qui viennent d'ensanglanter la capitale de la France, n'échapperont pas, dans l'avenir, aux coups portés par les sociétés secrètes.

Les Allemands sont fort désireux, dit-on, que l'on prenne tous les bandits qui viennent de ravager Paris; ils savent le danger qu'ils courent, le jour où ces hommes auront envahi les territoires

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.  
DU 30 MAI 1871.

— 43 —

LE

## DERNIER IRLANDAIS

PAR

ELIE BERTHE

XI

L'INSURRECTION.

(SUITE)

— Que Votre Seigneurie soit la bienvenue, milord... milord O'Byrne, je suis, dit Clarence en s'inclinant jusqu'à terre; vous ne trouverez plus ici que des amis de l'Irlande! Les domestiques se sont enfuis ou se sont retirés là-bas dans les communs de Stone-House. Nous seuls sommes restés pour saluer les défenseurs de la patrie... Ah! milord, cela réjouit le cœur de voir un si noble rejeton de la vieille souche à la place des usurpateurs qui ont si longtemps

possédé ses domaines! On sait l'histoire, milord, et on n'ignore pas que tout à Stone-House appartient à Votre Seigneurie, à votre royale famille. Aussi, commandez, et nous vous obéirons avec amour. — Et ce qui réjouit encore davantage, milord, ajouta Tyler, dont la face blémissante essayait d'exprimer l'enthousiasme, c'est de voir le descendant des rois du Leinster reparître sous les auspices de ce drapeau sacré de la vieille Irlande... Que Dieu le bénisse!... Bien des honnêtes gens qui, poussés par le besoin, ont mangé le pain des oppresseurs et se sont courbés sous leur odieuse autorité, suivront avec transport ces saintes couleurs de la liberté, et je suis fier d'être du nombre de ceux-là, milord... Je n'ai pas oublié que mon aïeul était catholique milésien, et quoiqu'il ait eu la faiblesse d'abjurer en épousant une Anglaise...

Il s'interrompit en voyant Richard faire un geste de dégoût.

— Il suffit, messieurs, dit le capitaine sèchement; en vérité, la cause nationale trouve des auxiliaires où elle ne songeait pas à en chercher, et dont elle ne s'enorgueillira pas, j'imagine; mais, par la franchise de vos réponses, je jugerai de la sincérité de votre patriotisme. Où est lord Avondale en ce moment?

Les deux transfuges se regardèrent avec inquiétude.

— Il est parti, milord, répondit Clarence timidement. — C'est faux, vous me trompez! s'écria Richard; prenez

garde! j'ai appris dans l'Inde de terribles moyens pour faire parler les espions! — Par tout ce qu'il y a de plus sacré, milord, répliqua Tyler à son tour, M. Clarence a dit vrai. Les événements de ces jours derniers avaient fort animé le vieux lord, comme vous le savez peut-être, et vous avez vu à quels excès la poussé son aveugle colère. Ah! ma main aurait dû se dessécher avant d'écrire cet abominable mandat, lancé contre la beauté, l'innocence et...

Comme le front de Richard se plissait d'une manière menaçante, le clerc s'empressa d'ajouter:

— Quand des messagers sont venus annoncer coup sur coup que Votre Seigneurie était à Neath, que vous défendiez votre seigneurie, que vous souleviez les paddy, milord, jusque là si hautain, a perdu tout à fait son courage. Il n'ignorait pas vos exploits dans l'Inde et l'immense influence que votre nom avait conservée dans le pays; il a prévu ce qui allait arriver. Il a couru lui-même aux écuries; il a enfourché, malgré sa goutte et ses rhumatismes, le premier cheval qu'il a rencontré, et il est parti à franc étrier par les derrières du parc. — Soit! peu m'importe ce vieillard que l'orgueil a rendu fou. Mais sir Georges est là, du moins? Misérables! ne me dites pas que sir Georges est parti aussi, ou je... Alons, conduisez-moi sur-le-champ vers lui.

Clarence et Tyler se taisaient.

— Qu'est-ce à dire? reprit Richard

en frappant du pied; ne m'avez-vous pas entendu? — Je supplie Votre Seigneurie de ne pas s'en prendre à nous d'un événement qu'il n'était pas en notre pouvoir d'empêcher, balbutia Tyler tout tremblant; s'il faut l'avouer, sir Georges s'est enfui un peu après milord.

Une effroyable malédiction s'échappa des lèvres de Richard, en même temps qu'un rugissement d'hyène se faisait entendre derrière lui, ce rugissement, c'était John Morris qui l'avait poussé. Mais O'Byrne était trop ému lui-même pour s'occuper des sentiments des autres. Il reprit d'un ton dur en s'adressant au valet et au secrétaire.

Vous mentez, j'en suis sûr... Vous savez que j'ai une querelle à mort à vider avec cet homme, et vous voulez le sauver... D'ailleurs, ce que vous soutez est impossible; on dit sir Georges malade au lit, des suites de son aventure d'hier, et quand même il aurait eu la force de fuir, il me répugnerait de croire qu'un jeune gentleman, un officier de l'armée anglaise, eût été assez lâche...

— Et pourtant, sur mon honneur, les choses se sont passées ainsi, milord, dit Clarence avec l'accent de la vérité; au premier bruit de la révolte, sir Georges a sauté à bas du lit, s'est vêtu tant bien que mal, et, le visage encore enveloppé de linges et de compresses, il est descendu à la hâte, son épée sous le bras... C'était vraiment une plaisante figure, et si j'avais été un humoriste de rire... Il a rencontré milord à la porte de l'écurie;

après avoir échangé quelques paroles avec son parent, il est allé prendre un cheval à son tour, et il est parti sans même donner le temps de seller la bête... mais vous savez c'est un gentleman-riding renommé...

— Et de quel côté se sont-ils dirigés, demanda Richard; — Ils sont sortis par la grille du nord; Votre Seigneurie, et sans doute ils auront pris la route de Dublin, dit Tyler avec empressement; mais ils n'iront pas loin si, comme on l'assure, tout le pays est déjà en armes, et si les white-boys gardent les passages des montagnes.

O'Byrne resta un moment pensif. — Vous ne me parlez pas de miss Avondale, reprit-il d'un ton d'hésitation; elle aura suivi son père et son parent, sans doute?

Clarence parut frappé d'un souvenir, et partit d'un éclat de rire.

— Miss Avondale! s'écria-t-il, vous m'y faites penser, milord. Ah! ah! ah! cette pauvre miss Nellie a été oubliée par son père, par son parent, par tout le monde... Elle était dans le parc, je crois, ignorant ce qui se passait, quand le vieux et le jeune lord ont reçu la nouvelle que, selon toute apparence, vous alliez venir leur rendre visite avec les papistes du comté; dans leur panique, ils n'ont songé qu'à eux, et ils se sont enfuis sans s'inquiéter de la pauvre fille... Ah! ah! ah! la plaisante histoire!... Eh bien! Votre Seigneurie, ajouta Clarence en ricanant toujours, vous aurez là un otage qui ne